

Des miettes de mon histoire

Thérèse Germain St-Jules

2022 05 09

Préface

À maintes et maintes reprises, mes petits-enfants ont exprimé le désir d'entendre raconter des souvenirs de mon jeune âge. « Nanny, raconte une histoire du temps où tu étais une petite fille... tu sais, dans l'ancien temps. »

Ces pages se veulent un recueil de souvenirs tirés de mon enfance, une enfance vécue dans l'amour de mes parents et de ma famille, dans un petit village qui comptait 22 familles dans le Grand Nord de l'Ontario.

La grande majorité pour ne pas dire toutes les familles du Lac Sainte-Thérèse étaient formées de colonisateurs venus du Québec, attirés par des promesses de la part du clergé qui désirait peupler cette région de canadiens-français. Le but de ces prêtres était de transplanter la religion catholique et la langue française dans les forêts vierges du Grand Nord de l'Ontario. Il y avait deux familles finlandaises dans notre village.

Ma grand-mère qui était veuve demeurait à Sainte-Catherine, QC, près de la ville de Québec. Elle avait plusieurs garçons qu'elle voulait installer sur des terres. (Disons qu'à ce temps-là, les enfants ne choisissaient pas nécessairement leurs carrières.) Elle n'avait pas les sous pour acheter une terre pour chacun de ses huit garçons au Québec, alors elle a choisi de répondre à l'invitation de l'évêque de Hearst et de venir s'installer dans le nord de l'Ontario.

Mon père qui vivait à Pont-Rouge avait rencontré Marie (ma mère) au Québec. Il a choisi de la précéder au Lac Sainte-Thérèse. Et l'histoire ne finit pas là, mais plutôt, se continue par une basse messe...et une belle famille de plusieurs enfants...

Thérèse Germain St-Jules

Table des matières

Préface	i
Chez ma grand-mère	1
Cornet de crème glacée	3
Des remèdes maison	4
En parlant de chien... ..	6
La bénédiction paternelle	7
La religion de mon jeune âge	8
La visite paroissiale	9
Le cheval qui ne coopère pas	11
Le tablier	12
Le temps des Fêtes	13
Lecture.....	15
Les funérailles de l'ancien temps	16
Ma grand-mère	17
Monsieur Bâton	18
Naissance de Bruno	19
Notre école	20
Paillasse	21
Poussins, poulets, poules	22
Savon du pays.....	24
Transport à l'école.....	25
Un vilain tour de la part de mes deux frères	26
Une autre naissance	27
Une grande décision	28
Une petite souris	30

Chez ma grand-mère

Quand je fus en âge de commencer l'école, nous demeurions à plus de 3 km du village. C'était une trop grande distance pour une enfant si jeune à marcher soir et matin, surtout l'hiver dans le Grand Nord. Je dois dire qu'il n'y avait pas d'autobus scolaire et mes parents n'avaient pas d'auto. Alors ma mère a emprunté des livres de l'école (un en français et un en anglais) et elle m'a enseigné à lire. J'ai commencé l'école (pour vrai) au mois de mai et en juin, je suis passée en deuxième année. Faut croire que j'avais un bon prof.

Pendant quelques années, j'allais demeurer chez ma grand-mère durant l'hiver. Sa maison était à environ à ½ km de l'école. Le lundi matin, mon père attelait notre chien, Mireau, à un traîneau. Mireau m'emmenait à l'école. Je débarquais et le chien continuait jusque chez grand-maman. Le vendredi, on faisait l'inverse.

J'aimais beaucoup rester chez ma grand-mère. Elle était pas mal stricte et ne me gâtait pas. Mais, il y avait chez elle, ses cinq garçons, mes oncles, qui étaient jeunes (entre 18 et 26 ans) et qui étaient pleins d'entrain. Ils s'occupaient beaucoup de trucs. Ma grand-mère n'était pas toujours d'accord, mais mes oncles savaient me défendre.

Mon parrain, Oncle Jean-Baptiste, le plus vieux et le plus tranquille, avait un passe-temps favori : il réparait les montres. Il en avait toute une série qu'il gardait pour les morceaux pour en réparer d'autres. C'est lui qui m'a donné ma première montre. Une grosse montre d'homme, avec un gros bracelet noir... mais j'étais tellement contente...

Ma grand-mère était très religieuse, il fallait dire le chapelet suivi de longues prières tous les soirs, à genou. Il m'arrivait de manquer de sérieux quand il fallait prier trop longtemps. Grand-maman me faisait de gros yeux, mais il y avait toujours un oncle qui prenait ma défense en disant que c'était lui qui m'avait fait rire.

Grand-maman avait un magasin général, très petit comparativement aux magasins que tu connais. Le soir, après le souper, mes oncles allaient chercher la caisse d'argent et ils jouaient à l'argent.

Au bout d'une couple d'heures, ils remettaient tout l'argent dans la caisse et allaient la serrer à sa place. Grand-maman les disputait, elle disait que c'était une invention du diable et

qu'ils me donnaient mauvais exemple ! C'est sans doute à ce moment que j'ai développé mon goût de gambling.

Le dernier de ces oncles (Pierre) est décédé le 1^{er} juin 2010.

Cornet de crème glacée

Ma mère nous racontait beaucoup d'histoires. Je crois que parfois, elle les inventait. Elle avait déjà travaillé dans les maisons privées à Québec et avait vu les choses « modernes » du temps comme l'électricité, le réfrigérateur, le système de chauffage central.

Un jour, elle nous raconte une histoire où il y avait un cornet de crème glacée. Nous, les enfants, ne savions pas ce que c'était. Alors, elle nous explique que c'est comme une crème congelée que tu manges, et quand tu as fini, tu manges le plat. Imaginez notre surprise :

« Ça se peut pas ! Manger un plat ! »

« C'est une farce, on ne mange pas un plat ! »

« Vous voulez nous faire rire ! »

« On n'a jamais vu ça, manger un plat ! »

Ce n'est que quelques années plus tard, quand nous sommes allés au « Gala Day » à Hearst, nous avons vu notre premier cornet de crème glacée et la lumière fut ! On a fini par comprendre.

Je te raconte cela pour que tu puisses faire la comparaison entre ta vie d'enfant et la mienne. Une grosse différence, n'est-ce pas ?

Ma mère était une très, très bonne conteuse. Une fois par mois, nous recevions une revue appelée « Le bulletin des agriculteurs » qui contenait toujours une bonne histoire. Nous avions bien hâte qu'elle la lise et nous la raconte. Elle s'assoyait dans la chaise berceuse, elle avait l'attention de tous ses enfants réunis autour d'elle. Tu réalises qu'on n'avait pas de télé, les histoires de maman étaient notre passe-temps favori.

Des remèdes maison

Tu vas peut-être sourire à la lecture de la description des remèdes maison dont mes parents se servaient pour guérir nos bobos. Nous demeurions à plus de 15 km de la ville, pas d'auto, pas de téléphone. Quand un membre de la famille était malade, il n'était pas question d'aller voir le médecin. Il fallait savoir se débrouiller. Nous avons tous survécu.

Quand un enfant avait la grippe ou un rhume persistant, ma mère faisait un mélange de graisse et de moutarde, elle étendait cela sur deux morceaux de laine d'environ 12" par 12" qu'elle plaçait sur la poitrine et dans le dos du patient. Elle nous avertissait bien de ne pas prendre froid, car ça aurait pu "tourner mal". Il fallait des mesures de moutarde et de graisse assez précises, je me souviens que Marie-Claire avait été brûlée, elle avait des cloches d'eau sur le corps. Ce truc s'appelait une "mouche de moutarde."

Quand on marchait sur un clou, ce qui arrivait assez régulièrement sur la ferme, ma mère mettait une couenne de lard sous le pied blessé, ce qui était censé tirer le "méchant" vers l'extérieur. La situation pouvait devenir assez sérieuse si le clou était rouillé.

Quand ma mère jugeait que l'un de nous avait besoin d'une bonne purge, elle sortait son pot d'huile de castor. Ce remède avait tellement mauvais goût qu'elle nous donnait une cuillerée de confitures aux fraises avant et après. Paul dit que dit que, pendant très longtemps il ne pouvait pas manger de confiture aux fraises à cause du mauvais souvenir du goût de l'huile de castor. Je me souviens qu'à quelques reprises, tous les enfants avaient dû en prendre.

C'est à se demander s'il y avait des maux qui couraient...

Quand, malheureusement, l'un de nous attrapait des poux, toute la famille passait au peigne fin trempé dans l'huile à lampe. Peux-tu t'imaginer la senteur terrible ? Mes cheveux étaient très frisés et le peigne fin avait beaucoup de difficulté à passer... Je ne te souhaite pas cette expérience.

Mes parents gardaient dans un pot en verre des rognons de castor qui trempaient dans un certain liquide. Clément pense que ce liquide était de l'alcool. Il était défendu pour nous, les enfants d'y toucher. Je crois que je n'ai jamais su à quoi servait ce remède. Il y avait une sorte de mystère ou de secret autour de ce pot...

Le matin de Pâques, avant le lever du soleil, il fallait aller chercher de l'eau du ruisseau. Cette eau était conservée précieusement. Elle était censée avoir le don de nous protéger dans les

tempêtes, les maladies, *etc.* Je me souviens d'être allée avec mon père cueillir de l'eau de Pâques. J'étais toute petite et je ne marchais pas assez vite, mon père avait peur qu'on n'arrive pas au ruisseau avant le lever du soleil, alors il m'a prise dans ses bras.

Au printemps, ma mère faisait bouillir de l'aubel pendant 4 à 5 heures. C'est une membrane qui se trouve entre l'écorce de bouleau et l'arbre. Elle coulait le tout dans une passoire et gardait le précieux liquide. On me dit que cela pouvait servir d'antibiotique.

Qu'est-ce que tu penses de nos remèdes maison ? Lequel veux-tu essayer ?

En parlant de chien...

Une autre histoire de transport en chien. Nous demeurions très loin de l'hôpital, environ 15 kilomètres. Nous n'avions pas d'auto, d'ailleurs les chemins n'étaient pas ouverts à la circulation pendant l'hiver.

Ma mère était enceinte de son troisième enfant, Bruno. C'était le 7 mars. Quand est venu le temps d'aller à l'hôpital, mon père a attelé sa « team » de chiens et ils ont parcouru 15 kilomètres pour se rendre à Hearst. Tante Rachel, la sœur de papa, nous gardait, Paul et moi.

Essaye de t'imaginer le voyage : une femme enceinte de 9 mois, endurant les douleurs de l'enfantement, installée tant bien que mal sur un traîneau étroit ! Ce dut être un bien long voyage... et aussi un soulagement de finalement entrevoir l'hôpital !

À leur arrivée, Papa a dû s'occuper de soigner et faire boire ses chiens et les installer en sécurité. Ma mère racontait qu'en arrivant à l'intérieur, elle s'est écroulée par terre, exténuée par son voyage difficile, à bout de souffle.

L'infirmière responsable a eu vent de l'histoire d'une dame venue de loin en traîneau tiré par des chiens pour accoucher. Elle a demandé à ma maman de retourner sur le traîneau pour prendre une photo. Maman venait de finir une expérience assez ardue et n'avait pas du tout le goût de coopérer.

C'est une histoire vraie... J'ai lu, dans un écrit de ma mère, qu'elle est allée à l'hôpital en traîneau tiré par un ou des chiens pour la naissance de ses trois premiers enfants.

La bénédiction paternelle

Il existait dans mon jeune âge une tradition très importante, très solennelle, dans les familles canadiennes-françaises de l'époque : la bénédiction paternelle. Le matin du jour de l'An, quand tout le monde était levé et habillé, nous nous réunissions tous dans la grande cuisine (nous n'avions pas de salon) et demandions la bénédiction à mon père. Il faisait une petite prière et traçait une croix avec sa main. Il demandait au Seigneur de protéger chacun de nous pendant la nouvelle année. C'était un moment tout à fait sérieux. Puis venait le temps de présenter à chacun des membres de la famille nos souhaits de bonne année.

La religion avait une emprise assez forte sur nos vies, sur la famille, sur notre façon de penser. Il n'était pas question de douter, de contester certaines croyances ou d'émettre des opinions qui pouvaient paraître aller à l'encontre des enseignements de l'Église, de l'école ou de nos parents (et encore moins de notre grand-mère). La théorie de Darwin n'aurait pas fait vieux os chez nous. Ce n'était pas matière à discussion. C'était la croyance aveugle, l'abandon total, la soumission entière.

Il va sans dire qu'il y a eu bien des changements dans notre manière de penser depuis mon enfance. Si grand-maman revenait faire un petit tour sur la terre, nous aurions sans doute droit à un bon sermon formel. Mes parents avaient une assez bonne capacité d'adaptation quand il s'agissait de religion. On peut difficilement dire qu'ils approuvaient de ces changements, mais acceptaient sans trop de difficultés apparentes la nouvelle vague. Ils méritent ma reconnaissance pour ce signe de respect.

La religion de mon jeune âge

Ma grand-mère ne parlait que de religion, de notre obligation d'aller à la messe, de « faire des sacrifices » de prier continuellement, *etc.* Ces croyances ont été léguées à mes parents qui, à leur tour, ont tenté de nous les inculquer.

Je veux te décrire un peu les coutumes religieuses de ma petite enfance. Tous les soirs, nous faisons la prière en famille. Je dis bien tous les soirs... Tout le monde à genoux, face au crucifix sur le mur, des images saintes du Sacré-Cœur de Jésus, du Sacré-Cœur de Marie et de plusieurs d'autres dont la mémoire m'échappe. Nous disions le chapelet en entier, l'acte de contrition et l'acte de remerciement puis suivaient les litanies.

Le tout durait bien une bonne demi-heure. C'est assez long pour les genoux ! Je me souviens que mes parents ont dû sévir à quelques reprises quand il arrivait qu'un des neuf enfants manquât de sérieux. Il arrivait parfois des petits incidents cocasses : j'avais chatouillé Marie-Claire, Clément a osé faire une caresse au petit chat que se promenait entre nous, Bruno s'est étouffé sur un bonbon, Paul a accidentellement cassé son chapelet. Pas facile de tenir un tel groupe d'enfant pendant 30 minutes. Si au moins c'eût été une histoire intéressante.

Le dimanche matin, l'assistance à la messe était obligatoire. Je ne me souviens pas que ce fut une corvée. Il y avait la partie sociale, où on rencontrait à l'église nos ami(e)s, nos cousins, cousines, afin toute la parenté, tout le village. C'était l'occasion toute désignée pour porter nos meilleurs vêtements.

Monsieur le Curé trouvait souvent de bonnes raisons pour rassembler ses paroissiens en soirée. Le dimanche soir, il y avait le Salut du Saint Sacrement. Pendant le mois de mai, le mois de Marie, tous les soirs nous devions assister à une cérémonie spéciale en l'honneur de la Saint Vierge. Pendant le carême, 40 jours avant Pâques, et aussi pendant l'aveugle, quatre semaines avant Noël, nous allions à la messe tous les matins.

La religion est pratiquement disparue de notre quotidien. Libre à toi de tirer tes propres conclusions.

La visite paroissiale.

Je serais prête à parier que tu ne sais pas ce qu'est la visite paroissiale. Je ne crois même pas que ça existe encore de nos jours. La tradition voulait que chaque année, le curé visite toutes les familles de sa paroisse.

Le tout premier but de cet exercice était, paraît-il, d'apprendre à connaître ses paroissiens. Mais, il y avait un autre but tout aussi important, surtout pour le curé : c'était l'occasion pour lui de collecter la dîme. La dîme, c'est un mot dérivé du latin qui veut dire 10%. Tous les paroissiens devaient donner au curé 10% de leurs revenus. Cela constituait son salaire.

Ceux qui ne pouvaient pas payer en argent comptant, pouvaient le faire en espèces, comme exemple, une poche de patates, quelques livres de beurre, des pots de confiture aux fraises ou framboises ou bleuets, des pots de viandes cannés, du ketchup-maison, une couverture tissée au métier, ou n'importe quel produit de la ferme ou confectionné à la maison.

Je me souviens d'avoir entendu mon père dire que la dîme, c'est la première chose à payer. Si un paroissien trichait sur sa dîme, il devait s'en confesser. À qui ? Au curé...

Tu aurais dû voir toutes les cérémonies qu'il fallait faire en préparation de cette visite paroissiale. On devait laver les planchers de bois à quatre pattes, épousseter les murs en logs, laver les fenêtres à la grandeur, un vrai grand ménage !

Nous devions être endimanchés, c'est-à-dire porter nos vêtements du dimanche. On appelait cela *être sur notre 36*. Et que dire des recommandations de la part de nos parents d'être sages, de bien répondre aux questions de Monsieur le Curé, *etc.* Ma mère a été scandalisée une fois parce que Bruno avait dit à Monsieur le Curé que la chatte avait eu des petits chats et Marie-Claire avait accidentellement lâché un pet. Tout à fait inacceptable.

Ma mère préparait une boîte spéciale pour donner à Monsieur le curé, dépendant de la saison : des légumes frais du jardin, des pots de confitures faits avec des fruits cueillis à la sueur de notre front, ou encore des conserves. Le prêtre annonçait toujours sa visite à l'avance ; certains disaient que, de cette façon, il avait meilleure chance d'être invité pour un repas. Il annonçait en chaire, le dimanche, à la grand-messe : « Je ferai, ma visite de paroisse lundi chez Desmarchais, mardi chez Germain, mercredi chez Bourgeois. »

Habituellement, le curé était la personne la plus instruite du village. Il arrivait souvent qu'on lui demandât conseil dans toute sorte de différents domaines : la santé, les finances, l'éducation, etc. Il est reconnu que les prêtres avaient une grande influence sur ses ouailles.

La religion menait tout dans nos vies. Il y avait de grands sermons qui obligeaient les parents à avoir de grosses familles. Il était absolument défendu d'empêcher la famille, c'est-à-dire de se servir de moyens de contraception. Il fallait faire beaucoup de petits catholiques. Plusieurs se sont révoltés à ce sujet.

Le cheval qui ne coopère pas

Ma grand-mère demeurait sur une ferme. Elle avait un magasin général, pas très loin du village. Nous allions la visiter quelques fois le dimanche après-midi. Mon père attelait La Grise, notre jument, à la voiture. Ce n'était sûrement pas une promenade comme dans une auto... Les roues en métal nous faisaient sentir tous les trous, les pierres. Disons que les chemins n'étaient pas pavés...

Un bon dimanche d'été, mes parents décident d'aller rendre visite à ma grand-mère et mes oncles & tantes qui vivaient avec elle. Nous devions parcourir une distance de plus de 4 kilomètres. Nous n'avions pas d'auto. Il n'était pas question de marcher. Tout le monde se change et se prépare. Mon père prend une grande assiette dans laquelle il met de l'avoine et s'en va au champ pour attirer La Grise. Mais voilà que ce jour-là, elle refuse de coopérer, elle ne se laisse pas approcher. Impossible de l'attraper... Tout le monde est déçu, les enfants pleurent, ils voulaient aller voir grand-maman... Mes parents aussi sont tristes.

Il y avait des désavantages à demeurer si loin, à la campagne. Mes parents ont dû acheter cette terre parce que c'était la seule libre au moment où ils furent prêts à s'installer. Ils ont acheté une terre plus près du village quand j'avais environ 12 ans. C'était beaucoup plus proche de l'école. Il n'y avait pas d'autobus scolaire dans ce temps-là. Bien différent, n'est-ce pas ?

Le tablier

J'ai toujours vu ma mère et ma grand-mère avec un tablier. C'est un genre de couvre-tout qu'elles portaient pour protéger leur robe. Dans ce temps-là, les femmes n'avaient qu'une seule robe de dimanche et deux robes de semaine.

Je n'ai jamais vu un vêtement qui avait des usages aussi multiples que le tablier. Quand ma mère allait au poulailler, elle utilisait son tablier comme panier pour rapporter les œufs. Même chose quand elle allait au jardin : elle en revenait avec un tablier plein de carottes, de navets, de fèves jaunes. Très utile aussi pour rentrer des éclats de bois pour allumer le poêle à bois. Son tablier servait aussi à lui protéger les mains quand elle sortait un plat chaud du fourneau.

Quand des visiteurs arrivaient sans être annoncés, le tablier devenait, en l'espace de quelques secondes, un linge à épousseter qui faisait vite disparaître la poussière sur les meubles. Après, les enfants pouvaient se cacher derrière quand ils étaient trop gênés pour faire face au vieil oncle barbu.

Quand le repas était prêt, maman sortait sur le perron et agitait son tablier. Les hommes qui travaillaient dans le champ connaissaient ce signal qui les avertissait qu'il était temps de rentrer pour manger.

Le tablier servait même à essuyer des larmes quand le plus jeune entraît avec un genou ou un coude écorché. Il était sans doute tombé en essayant de courir pour suivre les plus vieux. Et le tablier servait aussi à éponger la sueur que coulait sur son front quand elle lavait le plancher de bois à quatre pattes avec une grosse brosse ou qu'elle faisait cuire des crêpes sur le poêle à bois.

N'est-ce pas que le tablier était un vêtement indispensable pour la mère de famille ?

Le temps des Fêtes

Mes parents étaient très pauvres et devaient être bien débrouillards. C'est surtout dans le temps des Fêtes qu'ils devaient faire preuve d'ingéniosité. Je vais te raconter ce qu'ils faisaient.

Quelques semaines avant Noël, voici que nos jouets disparaissaient. Les garçons cherchaient leurs camions en bois. Les filles ne trouvaient plus leurs poupées. Quand on se plaignait à ma mère, elle répondait « Vous devriez prendre mieux soin de vos jouets et les ranger ».

La nuit de Noël, nos poupées revenaient avec des vêtements tout neufs, des vêtements confectionnés à la main, à la lueur de la lampe à l'huile. (Tu sais, la lampe à l'huile qui est sur le foyer au chalet ? C'est cette lampe.) Ma mère dit qu'elle s'installait sur la tablette du fourneau du poêle à bois. Elle gardait tout près d'elle une grande couverture pour cacher son travail au cas où un des enfants se lèverait. Plus d'une fois, elle a confectionné une robe pour ma poupée avec des retailles de tissu qui restaient d'un morceau avec lequel elle avait fait une robe pour moi. Imaginez la patience que ça prenait pour faire tout cela à la main !

Mon père se cachait dans la grange pour donner une nouvelle couche de peinture sur les camions des garçons. C'était des camions qu'il avait confectionnés lui-même. Les roues étaient des rouleaux vides de fil, les lumières étaient des boutons. Parfois, il ajoutait un détail pour changer un peu l'apparence du camion... et le tour était joué !

La veille de Noël, la coutume voulait qu'on pendre nos bas de laine près du poêle à bois. Le lendemain matin, on y retrouvait une pomme et une orange ainsi qu'une poignée de bonbons durs. Les fruits frais étaient très rares chez nous. On avait des oranges seulement à Noël, et quand on était malade... Des fois, ça nous tentait de faire semblant d'être malades seulement pour avoir des oranges. On achetait des bananes quelques fois durant l'été. Tout un événement ! On mangeait tout, on grattait même le dedans de la pelure. Sans farces...

Quand j'eus atteint l'âge de 7 ou 8 ans, j'allais à la messe de minuit habituellement avec mon père parce que ma mère devait garder ceux qui étaient trop petits pour sortir la nuit. Notre moyen de transport : une voiture tirée par la Grise. Arrivé à destination, Papa attachait le cheval à un gros poteau, près de l'église, le cheval était parti. Mon père pense que c'est un copain qui lui a joué un tour, il a retrouvé la Grise derrière le magasin général en face de l'église.

Le temps des Fêtes durait à partir de Noël jusqu'au 7 janvier, la fête des Rois. On décorait notre arbre de Noël seulement le 24 décembre. On avait des repas de famille avec les frères et les

sœurs de ma mère avec leur famille... Chaque famille recevait la "gang" à tour de rôle. Le jour des Rois, l'hôtesse faisait deux gâteaux dans lesquels elle cachait une fève. Un gâteau pour les femmes et un pour les hommes. Celui et celle qui trouvaient la fève dans son morceau de gâteau étaient couronné(e)s roi ou reine. Je crois que cette tradition est maintenant disparue.

Lecture

Ce n'est pas d'aujourd'hui que j'adore la lecture. Dès mon très jeune âge, je ne manquais jamais une chance de lire tout ce qui me tombait sous la main... ou sous les yeux.

Au risque de me répéter, il faut te dire que mes parents étaient bien pauvres. Nous avions dans notre maison deux livres que je lisais et relisais tous les dimanches après-midi. Il y avait un catéchisme en images. La page du ciel avec les anges qui chantaient la gloire de Dieu était bien fascinante pour nos jeunes yeux. Mais il en était bien autrement quant à la page de l'enfer : des démons dans les flammes avec de grandes fourches qui piquaient les pauvres âmes qui devaient y souffrir éternellement. Il ne fallait pas rester trop longtemps sur cette page, car cela provoquait chez moi une peur et des cauchemars pas rassurants du tout.

Le deuxième livre racontait une histoire d'une famille de pingouins qui vivait dans un iglou dans le pôle Nord. Les parents et les enfants s'amusaient sur la glace. Et jusqu'à aujourd'hui, j'ai un coin tout à fait spécial dans mon cœur pour les pingouins.

Un peu plus tard, notre école fut munie d'une bibliothèque. Il devait y avoir au moins 20 livres bien rangés sur une tablette... J'ai lu la série de la Comtesse de Ségur et de Berthe Bernage. Il m'intéresserait au plus haut point de savoir si ces bouquins existent encore quelque part dans les antiquités. Tu vois, ce n'est pas d'aujourd'hui que j'aime la lecture. Et il me fait grand plaisir de voir que mes 3 petits-fils sont des avides lecteurs.

Il y a quelque temps, au Club des Bons Amis, une dame originaire de France qui demeure maintenant à North Bay, a apporté au club une pile de vieux, vieux livres, tout jaunis, la couverture défraîchie. J'en ai sorti trois, de la comtesse de Ségur et je les ai dévorés. Difficile à comprendre comment il se fait que j'aie pu être intéressée à ce genre de littérature. L'occasion d'une courte réflexion sur l'œuvre des années.

Dans ma famille, il y a des talents d'écrivains. Ne manque pas de lire les livres de mon frère, Doric. Très intéressants aussi sont les écrits de Clément, pages remplies de précieux souvenirs de notre enfance vécues à la campagne.

Les funérailles de l'ancien temps

Quand j'étais jeune, il n'y avait pas de salon funéraire. Quand une personne mourait, on lui construisait un cercueil en bois qu'on recouvrait de satin à l'intérieur et d'autre tissu à l'extérieur. (Habituellement du velours foncé) On y déposait le corps de la personne décédée et on plaçait la boîte dans le salon. En tout temps, il devait y avoir une personne de la famille près du corps. Cela s'appelait "veiller au corps). Aussi, on disait de la personne décédée : "Il/Elle est sur les planches). Il était d'usage de faire des sandwiches pour les visiteurs, car les voisins, les amis, la parenté venaient visiter la famille en deuil. Après quelques jours, le corps était transporté à l'église pour le service funéraire. Bien souvent, le corps était transporté dans une voiture tirée par des chevaux. Il faut dire que les autos étaient très rares à ce moment, surtout à la campagne où les chemins étaient pratiquement impassables pour les automobiles.

Quand il y avait une mortalité au village, tout le monde se donnait la main pour venir en aide à la famille éprouvée. On aidait à construire le cercueil, on faisait des sandwiches, on aidait à veiller au corps, on avait soin des enfants, *etc.*

Je me souviens d'une dame de notre village qui est morte pendant une grosse tempête : éclairs et tonnerre. Les rumeurs voulaient qu'elle soit morte frappée par un éclair, d'autres croyaient que c'était une attaque de cœur, on disait même qu'elle serait morte de peur à cause de la tempête. On ne le saura jamais. C'était bien triste : elle était mère de 13 enfants. Son corps a été exposé à la maison. Près de la porte de la maison, à l'extérieur, on avait mis un grand ruban noir pour indiquer que cette famille était en deuil. Ce ruban s'appelait un crêpe.

Quand un membre de la famille proche mourait, tous les autres membres devaient porter le grand deuil pendant toute une année, c'est-à-dire qu'ils devaient porter des vêtements noirs seulement. Puis suivait une autre année de demi-deuil où on pouvait ajouter du blanc, mais aucune couleur. Pour ceux qui n'avaient pas de vêtements noirs, ils devaient porter un ruban noir autour du bras. Je me souviens de la famille d'oncle Sébastien décédé d'une attaque de cœur à l'âge de 33 ans, laissant sa femme et trois enfants. Ma cousine, Laurette (Villeneuve-Groleau) avait environ 7 ou 8 ans. Elle était habillée en noir... Ça faisait triste. Cette coutume visait à montrer du respect pour la personne morte. Il me semble que ça ne faisait que prolonger la peine. Qu'est-ce que tu en penses ?

Je te raconte cela pour te montrer que les choses ont vraiment changé depuis mon enfance. Il s'agit de s'adapter à ce que la vie nous présente. C'est le secret du bonheur.

Ma grand-mère

Pour décrire ma grand-mère, il me faudrait des pages et des pages. Je vais tenter de la résumer.

Il y a deux concepts qui sautaient aux yeux. Grand-maman était très croyante, elle était religieuse à l'extrême. Elle priait presque continuellement. Et elle aurait bien aimé "convertir" tous ceux qui l'entouraient. (Entre parenthèses, elle n'a pas réussi.) Elle priait pour les pauvres, pour les malades, pour les missionnaires, pour les âmes du purgatoire, pour la paix dans le monde, pour les pêcheurs, pour sa famille, pour tout le monde.

Elle a demeuré avec nous (ma famille) pendant quelques années avant d'aller demeurer dans un foyer d'accueil. Elle souffrait d'insomnie, elle priait la nuit, tout fort. Un soir Sylvio avait dormi chez mes parents et le lendemain, il nous a posé la question : "Comment faites-vous pour dormir quand la grand-mère parle toute la nuit ? " Nous étions tellement habitués à sa prière que nous ne l'entendions plus...

Elle était aussi bien scrupuleuse. Elle voyait des péchés partout. Elle n'acceptait pas que les filles portent des robes sans manches ou des robes décolletées ou qui n'allaient pas au moins 6 pouces en bas des genoux. Il n'était pas question pour les filles de porter le pantalon et, jamais, au grand jamais des shorts. Disons que cette façon de penser était de son temps.

La télé est apparue durant les dernières années de sa vie. Elle disait que c'était une invention du diable. Elle était convaincue que les gens qu'on voyait à la télé pouvaient aussi nous voir. Alors elle insistait pour qu'on s'assoie bien droit, bien sage devant la télé, qu'on soigne notre langage et qu'on ne porte que des vêtements qu'elle jugeait décents.

Et je n'ai même pas égratigné la surface...

Monsieur Bâton

Mes parents, bien que pauvres, étaient d'une très grande générosité. Ils n'hésitaient jamais à rendre service, à aider un voisin dans le besoin ou à faire des dons à l'église.

Il y avait, dans notre voisinage, un bon vieux monsieur qui vivait dans une petite cabane loin du magasin. Une fois par semaine, il devait aller au village pour faire ses provisions et aller chercher son courrier. Ce voyage lui prenait toute une journée, car il marchait très, très lentement. Il s'appuyait sur un bâton, d'où lui vint le nom de Monsieur Bâton. Je crois que je n'ai jamais su son vrai nom.

Nous avions sur notre ferme, près de la maison, une cabane qui avait déjà servi de poulailler, mais qui était devenue par la suite un hangar. On l'appelait "la « shed ». Mes parents ont offert à Monsieur Bâton d'y déménager. Ils ont fait un grand ménage, ont installé une fournaise à bois; ils ont peinturé le plancher. Ils ont installé près du poêle une paille sur un sommier qui reposait sur des bûches.

Monsieur Bâton se trouvait plus près du magasin, mais il y avait un autre détail encore plus avantageux pour lui : nous, les enfants, pouvions faire ses commissions au village... Mon père lui fournissait le bois de chauffage, ma mère nous envoyait lui porter un bol de soupe, du ragoût ou des galettes. Bien que nous étions pauvres, nous n'avons jamais manqué de nourriture. Les animaux de la ferme nous fournissaient une bonne variété de viande ainsi que de lait, le beurre, la crème, les œufs... Nous avions les légumes et patates du jardin, des fruits en conserves.

Je ne le réalisais pas quand j'étais jeune, mais maintenant je sais que mes parents étaient des piliers de la communauté.

Naissance de Bruno

Le 7 mars 1940, ma mère s'aperçoit que le temps de mettre son troisième enfant au monde approche. Nous sommes à 2 milles du village. L'hôpital est à plus de 10 milles du village. Nous n'avons pas d'auto, d'ailleurs les chemins ne sont pas ouverts. Le seul moyen de transport est le traîneau tiré par le chien. Mes parents n'ont pas de choix.

Mon père attelle Miraud. Maman et Papa s'installent dans le traîneau avec des grosses couvertures de laine et se dirigent à l'hôpital. C'est un voyage d'au moins deux heures. Ce n'est pas le grand luxe. On peut toujours essayer d'imaginer la situation : dans les douleurs de l'enfantement, elle est assise dans un traîneau étroit qui risque de verser à tout moment, dans un chemin tortueux et non battu. C'est de la grosse misère...

Tante Rachel, la sœur de mon père, était venue de Québec pour passer l'hiver chez nous afin d'aider ma mère lors de la venue du nouveau bébé. C'est donc elle qui nous a gardés, Paul et moi pendant le séjour de ma mère à l'hôpital. Habituellement, dans ce temps-là, la nouvelle maman demeurait à l'hôpital pendant une semaine.

Quand mes parents sont arrivés à l'hôpital, ma mère est entrée pendant que mon père s'assurait que Miraud était bien attaché, en sécurité. Quand Maman a dit à l'infirmière qu'elle était venue du Lac Sainte-Thérèse en traîneau tiré par un chien, cette dernière voulait que ma mère retourne dans le traîneau pour prendre une photo. N'allez pas imaginer que Maman était d'accord de retourner dehors...

Je ne me souviens pas si mes parents ont déjà dit comment ils sont retournés à la maison. Je suppose que ce fut le même moyen de transport. Toi, Bruno, t'en souviens-tu ?

Notre école

Quand j'ai atteint l'âge de commencer l'école, nous demeurions très loin du village (plus de trois kilomètres). Alors ma mère a emprunté des livres de lecture en français et en anglais et elle m'a enseigné à lire. Ce qui est surprenant, c'est que ma mère ne savait pas un mot d'anglais et c'est elle qui m'a enseigné à le lire. Elle dit qu'elle aurait tellement rêvé de devenir enseignante et c'était sa chance de réaliser son rêve. J'ai commencé l'école au mois de mai, après que les froids et les tempêtes de l'hiver furent passés et à la fin de juin, je suis passée en deuxième année.

Il ne faut pas penser que notre école ressemblait à la vôtre. Pas du tout. Il n'y avait pas d'électricité ni d'eau courante. Les toilettes (ou bécosses) étaient dehors au fond de la cour. Dans un coin du corridor, il y avait une chaudière d'eau avec une tasse pour boire (la même tasse pour tout le monde...) et un genre de bassin pour se laver les mains. Quand l'eau devenait trop sale, il fallait aller vider le bassin dehors. Ça te surprend que nous ayons tous survécu malgré ces conditions hygiéniques si précaires ?

Au début, il n'y avait qu'une seule salle de classe, c'est-à-dire de la première année jusqu'à la huitième année. Si ma mémoire est bonne, nous étions entre 25 et 30 élèves. Imagine le pauvre professeur qui devait enseigner tous les sujets à toutes les classes de la 1^{re} à la 9^e année. Souvent, les grands aidaient aux plus petits. C'est peut-être à ce moment-là qu'est née ma vocation d'enseignante. Après quelques années, le groupe étant devenu trop nombreux, la classe fut divisée en deux.

Ce doit être difficile pour toi d'imaginer mon école !

Paillasse

Sais-tu ce que c'est une paillasse ? C'est la sorte de matelas que nous utilisions dans ma famille quand j'étais toute jeune. Ma mère cousait un grand sac de la grandeur du lit pour lequel elle voulait un matelas. Elle avait soin d'y laisser une ouverture. Elle remplissait ce sac de paille séchée pour en faire un matelas, puis elle cousait l'ouverture. Elle faisait la même chose, mais en plus petit pour les oreillers.

Veux-tu savoir si ce genre de matelas était confortable ? Mais pas du tout... surtout les premières semaines. Il fallait du temps pour que la paille se place et prenne la forme voulue. En plus, c'était bruyant. À chaque fois qu'on bougeait un orteil, ça faisait du bruit. Mais ce n'est pas le pire : il arrivait que la paille passe à travers du coton et nous pique le corps... Je me souviens d'avoir porté une blouse à manches longues pour me protéger pendant que je dormais.

Ma mère utilisait des poches vides de sucre ou de farine pour faire le grand sac pour les matelas et les petits sacs pour les oreillers. Elle avait de multiples trucs pour économiser. Elle n'avait pas le choix.

Quand le printemps arrivait, ma mère faisait ce qu'elle appelait le grand ménage. Elle vidait les paillasses, les lavait et les remplissait de nouveau avec de la paille fraîche...

Je me souviens d'une histoire qu'une voisine nous racontait : il y avait une souris dans la paille avec laquelle elle avait rempli sa paillasse. Tout le monde dans sa famille entendait crier la pauvre souris, mais ils ont mis beaucoup de temps avant de la trouver. Est-ce que c'est une histoire vraie ? Je ne le sais vraiment pas.

Pendant un de mes voyages pour distribuer des lunettes usagées aux pauvres, nous étions logés dans un genre de maison de retraite. Les matelas étaient de paillasses. Les souvenirs sont revenus ; j'avais oublié comment le tout pouvait être piquant, bruyant et pas du tout confortable...

Maintenant, tu sais ce que c'est une paillasse. Je ne te conseille pas de l'essayer... Tu t'en repentirais...

Poussins, poulets, poules

Tous les printemps, mes parents achetaient des petits poussins pour faire l'élevage des poules. Elles nous fournissaient les œufs et la viande. Une année, les poussins sont arrivés trop tôt, il faisait bien trop froid pour les mettre dans le poulailler. Ils n'auraient jamais survécu. Ils ont grandement besoin de chaleur à ce stade de leur vie. Alors, mes parents ont décidé de les garder dans la maison.

Ma mère a étendu des papiers journaux sur le plancher dans la cuisine, près du poêle à bois. Puis elle a placé des boîtes de carton pour faire une sorte d'enclos. Les poussins étaient tellement petits et mignons... Il était bien défendu de leur toucher. Nous, les enfants, étions très heureux d'avoir ces beaux petits poussins dans la maison.

Le soir venu, voici que c'était moins drôle. Le piaillement des poussins nous empêchait de dormir. Ce que ça peut faire du bruit, une trentaine de petits poussins dépayés ! Une vraie cacophonie !

Au bout de quelques jours, la température a réchauffé et les poussins étaient un peu plus forts. Ils ont pu être déménagés dans leur demeure permanente. Plus tard, à l'été, les poussins sont passés au stage de poulets. À ce moment, on laissait la porte du poulailler ouverte et les poules pouvaient se promener à leur guise partout dans la cour. Quand les poules sont libres comme cela, elles laissent des petits tas ici et là. Il faut faire attention où on met les pieds.

Je ne me souviens pas trop à quel âge les poules commençaient à pondre. Elles nous fournissaient tous les œufs nécessaires à la famille.

Quand nous en avions un surplus, nous les vendions à 20 ¢ la douzaine à nos voisins ou au village. Je dois te dire que les voisins n'habitaient pas tout près comme ceux de Saint-Constant ou North Bay. Le premier voisin pouvait demeurer à plus d'un kilomètre de chez nous.

Souvent, le samedi soir, mon père tuait une poule pour notre repas du dimanche. J'aimais mieux ne pas regarder, ça me faisait mal au cœur. Il mettait la tête de la poule sur une bûche de bois et lui coupait le cou avec une hache. Pas très beau spectacle ! Puis, il fallait lui enlever ses plumes et la vider. Ça non plus, ce n'était pas très appétissant.

Les poules se couchent très tôt. On dirait qu'elles savent l'heure. Je suppose qu'elles se guident sur le soleil. Connais-tu l'expression "se coucher à l'heure des poules" ? Ça veut dire aller au lit tôt. Elles doivent se jucher pour dormir. Dans le poulailler, il y a un juchoir. Ce sont des petites planches installées à 2 ou 3 pieds du plancher. Les poules y grimpent et s'y installent pour dormir.

La vie sur une ferme était bien différente de celle que tu connais aujourd'hui.

Savon du pays

Chaque année, ma mère faisait une « batch » de savon du pays. J'étais très jeune dans ce temps-là, il manque peut-être des détails à mon histoire.

Ma grand-mère Cantin demeurait sur une ferme avec ses cinq fils. (Elle était veuve.) Quand venait le temps de faire boucherie, les hommes devaient garder tout le gras possible, ainsi que les entrailles vides. On les faisait fondre lentement sur le poêle à bois. En refroidissant, la graisse montait sur le dessus. On devait conserver cette graisse dans un récipient fermé hermétiquement, jusqu'au moment de faire le savon.

Une fois pendant l'été, on mettait tout ce gras dans une énorme marmite suspendue au-dessus d'un feu dehors. On ajoutait des ingrédients, je ne sais pas trop ce que c'était, mais ça sentait très, très fort. Ma cousine Gemma me dit que c'est de la « Guilette » (lessive). Il fallait que le tout bouille pendant 24 heures pendant que quelqu'un alimentait le feu et brassait cette potion continuellement... Mes oncles prenaient des tours. Oncle Gérard raconte qu'une fois, il s'est endormi sur « la job » et le savon n'était pas aussi bien réussi. Ainsi, chaque fois que sa mère utilisait ce savon, il avait droit à un sermon au sujet de prendre ses responsabilités. Il dit qu'il avait hâte à l'été suivant pour faire la prochaine recette. Il voulait donner son tour à un autre de ses frères. « Un an de sermon, ça suffit. » Il était défendu pour nous autres les jeunes de s'approcher, c'était trop dangereux. Il était bien difficile de résister à la tentation d'aller y mettre le nez.

Après la cuisson, il s'agissait de vider le savon en forme liquide dans des moules en tôle pour en faire ce que ma grand-mère appelait des "pains de savon). Après quelques jours, le tout se solidifiait. Elle en donnait à ceux de ses enfants qui étaient mariés. Ma mère s'en servait pour laver le plancher seulement, ça sentait très fort et elle venait les mains en sang. Nos planchers étaient faits en bois « rough ». Pas du tout comme les planchers de bois que tu connais. Ce savon maison ne pouvait pas servir à laver le linge ou la vaisselle, ou encore à se laver, il était beaucoup trop fort.

Je crois que c'était une façon d'économiser des sous. Mes parents et grands-parents n'avaient pas beaucoup d'argent. Ils vivaient sous le principe qu'il ne fallait pas gaspiller quoi que ce soit. Ils devaient être tout à fait ingénieux pour trouver des moyens d'économiser. Une chose qu'ils n'épargnaient pas, c'était leur temps et leurs efforts.

Transport à l'école

Quand j'ai commencé l'école, notre maison était située très loin de l'école, à plus de trois kilomètres. Au printemps et à l'automne, je marchais à l'école dans des chemins de boue, on appelait cela de la terre glaise qui collait à nos bottes... Il y avait de la gravelle seulement le dernier petit bout de chemin. Ma mère me donnait une petite branche pour nettoyer mes bottes en cours de route parce qu'elles devenaient tellement pesantes que j'avais de la misère à avancer...

J'avais toujours hâte à l'hiver parce que j'avais un moyen de transport bien mieux : le matin, mon père attelait notre chien, Miraud, à un traîneau. Miraud me tirait jusqu'à l'école où il s'arrêtait juste assez longtemps pour me laisser descendre. Puis il continuait jusqu'à la maison de Grand-maman qui lui enlevait son attelage. Après l'école, on faisait l'inverse.

Il y avait d'autres élèves qui venaient à l'école en chien. C'étaient des élèves plus vieux. Ils attachaient leur chien dans le hangar, en prenant bien soin de les éloigner l'un de l'autre. Il arrivait parfois que l'un deux se détachait et la guerre prenait. On entendait des aboiements et des grognements. Le professeur disait alors : « Les gars, allez séparer les batailleurs ».

Un jour, il m'est arrivé un accident assez cocasse : sur le chemin, il y avait une côte en pente raide... Le dessus du traîneau était fait de petites planches espacées de quelques centimètres. En descendant la côte, le traîneau est allé plus vite que le chien et sa patte est restée prise dans l'espace entre deux planchettes. Miraud hurlait, ça lui faisait mal. Il ne me laissait pas l'approcher. Je pleurais. Je ne pouvais pas le laisser là... je ne pouvais pas l'aider... Je faisais quelques pas pour m'en aller vers l'école, mais je l'entendais se lamenter, alors, je revenais... Tout un dilemme pour une enfant de 7ans... Normalement, je n'avais pas du tout peur de Miraud, c'était un chien doux et très bon avec les enfants. Mais la douleur à sa patte le faisait grogner... Finalement, à force de remuer, la patte de Miraud a été libérée... et nous avons pu nous rendre à l'école sans autre incident...

Naturellement, j'ai raconté ma mésaventure à mon père. Il a réglé le problème en ajoutant une planche de travers pour boucher les espaces...

J'ai une photo que j'ajoute ici. Je devais avoir 3-4 ans, avec ma mère et ma tante Rachel. Il arrivait d'atteler plus d'un chien pour leur faciliter la tâche de tirer le traîneau ; à ce moment on disait qu'on avait une "team) de chiens.

Un vilain tour de la part de mes deux frères

Mes frères aimaient beaucoup me jouer des tours. Un jour, le petit bœuf broutait de l'herbe non loin de la maison. Paul et Bruno m'ont dit : "Thérèse, va taquiner le beau petit bœuf, il va aimer cela." Je ne connaissais pas le danger, alors j'ai suivi le conseil de mes frères. Avec un petit bout de branche, j'ai voulu chatouiller le nez de mon nouvel ami. Le jeune bœuf n'était pas du tout d'accord; il s'est fâché et s'est mis à courir après moi.

Ce qui n'aidait pas ma cause, c'est que je portais une robe rouge. La couleur rouge excite beaucoup les bœufs. À la vue de cette couleur, ils deviennent enragés et veulent corner leur victime.

Heureusement que mon père n'était pas loin, il m'a sauvé la vie. Mes deux frères ont eu droit à un bon sermon de la part de mon père qui leur a fait réaliser le danger. Après cette aventure, j'ai appris à me méfier du petit bœuf et aussi de mes frères... La vie sur une ferme avait souvent ses moments cocasses.

Chacun avait des responsabilités selon son âge, ses capacités ou ses talents. Les garçons étaient beaucoup plus impliqués dans les travaux de la ferme. Les filles devaient aider à ma mère aux travaux ménagers. Je me souviens d'avoir aidé à la traite de vaches (sans farce !) d'avoir soigné les cochons et les poules. Du gros « fun » !

Une autre naissance...

Au début de l'été 1948, j'avais 11 ans. J'ai remarqué que ma mère était enceinte. C'était un sujet dont on ne parlait pas... mais j'ai osé demander à maman quand notre nouveau petit bébé allait arriver. « Pendant les vacances », a-t-elle répondu. J'avais tellement hâte ! Le 1^{er} juillet, pas de bébé... le 5 juillet, pas encore de bébé... le 24... pas encore. C'était tout à fait décourageant pour une enfant de 11 ans...

Je remarquais que maman avait de plus en plus de difficulté à marcher, qu'elle devenait de plus en plus grosse. Finalement, le 15 août au soir, tout le monde se couche comme l'ordinaire. Mais en plein milieu de la nuit, mon père réveille tous les enfants et annonce que nous allons chez grand-maman. On se rend à pied chez elle (une marche d'environ 10 minutes). En arrivant, papa lui dit : « Ça fait plusieurs fois que vous nous invitez à coucher chez vous, alors on a décidé de venir ce soir... »

Mon oncle est allé chercher le médecin à Hearst. Dans ce temps-là, il arrivait souvent que le médecin dût aller à la maison de la patiente pour faire les accouchements à domicile. Une de mes tantes assistait le médecin comme sage-femme. Elle n'avait aucune étude dans ce domaine, mais ses connaissances lui venaient de son expérience pratique.

Quand nous sommes revenus de chez Grand- maman, le lendemain matin, il y avait un beau petit bébé tout neuf à la maison. Ma mère voulait le faire appeler "Isidore) parce que c'est le nom de patron des cultivateurs. Je n'aimais pas du tout ce prénom... mais devine qui a gagné...

J'étais la plus vieille, Isidore était le bébé, alors je l'ai gâté un peu. On n'avait pas de carrosse, mais il aimait beaucoup se faire promener dans la petite voiture. Je lui ai montré à attraper une balle. Il aimait beaucoup à jouer à cache-cache, il y avait bien des places à se cacher sur la ferme.

Aujourd'hui, notre petit bébé a passé la soixantaine...

Une grande décision

Il faut te dire pourquoi je suis entrée au couvent. Dans notre petit village du Lac Sainte-Thérèse, il n'y avait pas d'école secondaire, c'est-à-dire qu'il fallait aller à l'extérieur si on voulait continuer nos études après la huitième année. Il y avait dans la petite ville voisine (Hearst) une école secondaire publique, mais mes parents ne voulaient pas qu'on y aille parce que c'était une école protestante. Pour eux qui étaient très religieux, aller à une école protestante constituait un péché grave... (sans farces...)

Mes parents valorisaient beaucoup l'éducation. Mon père savait à peine lire et ma mère avait dû quitter l'école après sa 5^e année pour aider à sa mère qui avait une grosse famille. Je rêvais de continuer à étudier. Il y avait un petit couvent à Moonbeam (environ 150 km de chez nous) qui prenait seulement 10 pensionnaires. Ce petit pensionnat était géré par des Sœurs Grises de la Croix. C'est à cet endroit que j'ai fait ma 10^e année. Pour ma 11^e année, mes parents ont décidé de me laisser aller au couvent de la rue Rideau à Ottawa. Je devais voyager par train. Ça prenait 24 heures de Hearst à Ottawa par train. On devait arrêter à tous les villages pour embarquer ou débarquer des passagers.

Au cours de ma 11^e année, j'ai décidé de devenir religieuse. Les Sœurs Grises de la Croix œuvraient dans plusieurs domaines : il y avait des enseignantes, des infirmières, des missionnaires, enfin, il y avait des postes pour satisfaire tous les goûts. J'étais attirée par l'enseignement. Pour réaliser mon rêve, il fallait finir la 12^e année et faire un an d'école normale. (Les exigences ont beaucoup changé depuis.)

J'ai pensé que si j'entrais au couvent après ma 11^e année, les religieuses se chargeraient de ma formation d'enseignante. De cette façon, mes parents n'auraient pas à déboursier pour les deux années d'étude qu'il me restait. Cela laisserait un peu plus d'argent pour mes frères et sœurs qui me suivaient. (Il y avait sept après moi.)

J'avais 16 ans. Tu vois, dans le petit village du Lac Sainte-Thérèse (22 familles) il n'y avait pas de choix d'emploi ou de carrière. Les filles de mon âge s'engageaient pour travailler dans les maisons privées pour aider les femmes qui venaient d'accoucher. Dans ce temps-là, les naissances avaient pratiquement toutes lieu à la maison. La jeune fille rencontrait éventuellement un prétendant qui travaillait soit sur une ferme ou dans l'industrie de bois. Le couple se mariait et produisait plusieurs enfants. C'était un peu le modèle du temps. Quelle chance de n'être pas tombée dans ce moule !

Maintenant, quand je regarde en arrière, il semble que, 16 ans, c'était un peu jeune pour prendre une décision d'entrer au couvent. Heureusement que le tout était réversible. Jusqu'à ce jour, je ne regrette pas du tout d'être entrée au couvent... et je regrette encore bien moins d'en être sortie.

Une petite souris

Mon père, avec l'aide de mes oncles, a bâti notre maison en billots équarris. Le tout était calfeutré d'étoupe qui agissait comme isolant. On y mélangeait un peu de goudron dans le but de décourager les insectes et petits animaux d'entrer et de s'y installer en permanence. Ma mère avait tapissé les murs intérieurs avec des boîtes de carton aplaties pour conserver davantage la chaleur du poêle à bois.

Mes frères, Paul et Bruno, aimaient beaucoup me taquiner. « Les filles ont peur du vent, des couleuvres, de la noirceur... Bref, de tout ». Je me défendais tant bien que mal, assurant que je n'avais peur de rien, y compris mes frères. Cette conversation avait eu lieu pendant le dîner. Quelque temps après, ma mère me demande d'aller en haut pour aller chercher un oreiller qu'elle voulait réparer.

Mais voici qu'en arrivant en haut, j'aperçois une souris qui est allée se cacher derrière le carton sur le mur. J'ai crié et descendue l'escalier à la course. En arrivant dans la cuisine, j'ai alors perdu connaissance, et me suis étendue par terre. Ma mère se demandait bien ce qui se passait, mais je ne pouvais pas expliquer...

Finalement, après quelques débarbouillettes d'eau froide sur le front, je suis revenue tranquillement et j'ai pu raconter mon aventure. Mes frères ont bien profité de l'occasion pour me taquiner davantage. Mon vocabulaire s'est enrichi : c'est à ce moment que j'ai appris l'expression "perdre connaissance).

J'ai été des mois sans vouloir monter toute seule. Ma peur des souris est disparue, mais je ne les aime pas du tout... J'en ai dédain.